



Centre d'Etude et d'Action Sociales d'Alsace

✉ 5 rue Saint Léon - 67082 Strasbourg Cedex

☎ +33 3 88 22 76 49 - 📧 info@ceas-alsace.fr

site Internet : www.ceas-alsace.fr

Catherine Pozzi
Une humanité profonde et lucide

11 mars 2008

Paul Valéry écrit :

"Karin¹ a le plus grand zèle pour le Bien, le Beau et le Vrai. Quand elle est sollicitée, sa voix monte à l'aigu et son doigt se lève, elle s'agite et même s'allonge ; elle étonne les gens, les intrigue et les inquiète..."

Mais le temps change ; elle tombe dans un puits noir. Elle s'affale et se replie sur elle-même. Ses yeux se font presque imperméables. On n'entend de sa bouche qu'un murmure, qu'un gémissement. Elle sort brusquement de ce tombeau étrusque pour courir après quelque chose désirée. L'argent lui vient aux doigts, puis l'objet, puis le remord, puis la satisfaction et l'approbation de soi-même qui jamais ne lui sont longtemps infidèles.

Quand la vie lui revient, elle vole aux soins les plus ardents de la propreté de son corps. Elle se lave avec une sorte de foi, elle se parfume comme si elle s'administrerait un sacrement. Elle est bizarre, inégale, théorique, pleine de préceptes et de curieuses chapelles dans l'esprit. Chose plus étrange, il y a quelque part dans cette tête un homme vrai et de bon sens, que tourmentent tour à tour l'adolescent, la danseuse, l'actrice, le clergyman, le Don Quichotte, le sous-officier de hussards, le prophète, la girl et la gitane, la demoiselle protestante, l'étudiant de première année, la Jeanne d'Arc, la femme du monde, la semi-Savonarole, et une foule de gens fameux ou illustres dont ce corps est possédé..."

Elle ajoute :

"Je ne sais pas Lionardo² lié au cœur de mon cœur, si, parmi tous ces gens (fussent-ils fameux, fussent-ils ridicules), que vous voyez en moi et qui vous sont toute la vie, la plus vivante créature et celle qui sera moi quand je mourrai, ce ne sera pas "une enfant de bonne volonté" qui avait espéré d'être pure, et comme éternellement transparente à je ne sais quel autre soleil."

Journal³ 11 mai 1924

¹ Karin désigne Catherine

² Lionardo, un des nombreux surnoms donnés par Catherine à Paul Valéry.

³ Catherine Pozzi Journal 1913 - 1934 Editions Phébus libretto, Paris, 2005, 799 p

Lorsqu'en 1997, le Journal de Catherine Pozzi fut édité, on salua le texte de la lucidité blessée d'une femme d'exception pour son époque dont la vie tarabouinée par la maladie fut néanmoins mise au service d'un idéal, d'une exceptionnelle soif de savoir et d'écrire, et de multiples passions, la passion amoureuse capitalisant et transcendant toutes les autres.

Mais pourquoi donc le cercle de lecture s'intéresse-t-il à cette femme ? Certes, il s'agit de faire place aux alternances avec d'autres présentations plus complexes, plus engagées, plus en relation avec l'église pour donner à nos rencontres des espaces de respirations mentales et/ou intellectuelles. Mais ma patiente approche de l'œuvre m'a permis d'y trouver un intérêt supplémentaire.

Catherine est une contemporaine de Jacques et Raïssa Maritain et ce que nous donne à voir son journal, par delà une personnalité et une histoire de vie d'exception – ce qui est toujours passionnant –, c'est la vie sociale de cette époque pour la classe éduquée et aisée. L'ambiance des salons, les échanges savants et mondains, la quête philosophique post bergsonienne, l'entrée en force de la science, la croyance en Dieu, ... tous ces aspects sociaux de l'époque sont évoqués dans la vie de Catherine et nous font approcher sous un autre angle l'atmosphère de la première moitié du siècle dernier qui nous a été souvent donné de percevoir dans l'approche d'autres œuvres de l'époque.

Entrouvrant à nouveau cette porte pour vous ce soir d'un autre point de vue, j'espère réussir à vous inviter à la franchir à votre tour, lorsqu'il s'agira pour vous de choisir un nouveau livre ...

Au début de sa vie, elle avait (presque) tout pour elle....

Lorsqu'elle naît le 13 juillet 1882, Catherine Pozzi se trouve particulièrement choyée par le sort.

D'abord en ce qui concerne sa lignée brillante et/ou aisée.

Elle est la petite fille d'un pasteur italien, engagé dont la famille s'est installée en France pour se protéger des persécutions religieuses de son pays. Il va s'y marier et s'installer à côté de Bergerac à La Graule, avec une femme de santé fragile qui mourra très tôt en lui laissant cinq enfants dont, l'aîné, le père de Catherine : Samuel.

Le grand père, républicain, défend sa religion avec fougue et même violence contre toutes les dissidences et, entre autres, promeut la solidité de la foi religieuse face aux apports de la science, une orientation que sa petite fille aura à habiter à sa façon. C'est un milieu pauvre, travailleur et engagé. Samuel malgré sa situation d'orphelin recevra une bonne éducation familiale puis une formation intellectuelle complétée par une vie d'homme du monde. Il devient médecin et au moment de son mariage, tout lui sourit : la réussite professionnelle et une vie sociale brillante.

Catherine est également, du côté de sa mère, la petite fille d'une famille lyonnaise riche (qui a fait sa fortune dans les chemins de fer bourbonnais), catholique et de tendance monarchique. Cette famille est ouverte à l'art pictural et littéraire.

Catherine naît de ce couple marié en 1879 et elle porte en elle les espoirs de son père de consolider son couple malmené par le ménage à trois qu'il constitue depuis son mariage avec sa femme et sa belle-mère à son grand regret. Ce sera peine perdue, les dissensions et autres discordes perdureront et inscriront à jamais des fêlures dans la vie de Catherine.

Dans ce milieu aisé, Catherine va être particulièrement gâtée par les jouets mais aussi par toutes sortes d'autres amusements qui lui sont offerts. Elle suit sa famille dans ses séjours sur de multiples lieux de vacances, elle fréquente des personnalités des arts et des lettres. Ses relations avec son père, y compris très tôt épistolaires, s'exercent sur un mode gai, spirituel, intelligent. Elle va pratiquer nombre de sports : le vélo, l'équitation, le tennis, le croquet, le canotage...

Dans ce milieu, dès que Catherine devient une jeune fille, elle est destinée à tenir sa place dans les salons. Dans cette perspective, on lui donne l'éducation qui convient, c'est-à-dire la musique, des leçons de langues, de littérature dont le caractère insipide ne lui convient guère. Elle n'aspire pour sa part qu'à disposer de professeurs qui lui donnent une vraie éducation, alors que la voie réservée aux jeunes gens lui est refusée. A 14 ans, quand on lui donne un professeur, elle salue la décision avec enthousiasme : "*... les garçons vont me respecter, je vais devenir savante !*"

Son père alors sénateur a beau avoir à s'occuper de la réforme du baccalauréat, il n'a pas de préoccupations concernant l'éducation des filles.

Au cours de son adolescence elle aura bien du mal à se positionner dans les perspectives qu'on lui réserve et sa jalousie accréditée par l'attitude de ses parents à l'égard de ses frères, notamment Jean son puîné, matérialisera bien son refus de cette vie là.

Elle se confie à un journal dès 1893, elle a alors 11 ans. Ses écrits sont pleins de cette fraîcheur de l'enfance chez une jeune fille déjà bien épanouie par son intelligence et sa vivacité ; sa solitude consciemment éprouvée, son ennui et sa frustration de jeune fille du monde lui donnent une lucidité assez extraordinaire.

Le 11 février 1898, elle a 16 ans, elle se décrit dans le monde :

"C'est le jour de réception. Madame, avec une toilette exquise, fait les honneurs avec grâce (quoique ça l'ennuie terriblement). Les plus célèbres personnages viennent la voir, aussi bien que les moins connus, et il est amusant de voir une modeste femme de docteur à côté de l'écrivain à la mode, un jeune homme simplement vêtu faire la cour à une beauté de la "saison".

Parfois au milieu de ces mondains, on voit une grande fille, à la taille trop mince, aux jambes trop longues, au corps trop plat, qui offre aimablement des tasses de thé ou de chocolat aux visiteurs de sa mère.

C'est moi. Elle s'ennuie beaucoup, cette grande fille, pourquoi a-t-elle un si charmant sourire sur les lèvres ? C'est qu'elle a déjà, hélas, ce vernis mondain, cette cuirasse d'hypocrisie polie."(Journal de jeunesse⁴)

Plus tard, le 10 juillet 1898, elle parle encore d'elle :

"Une très grande fille aux jambes longues, à la taille mince, aux bras démesurés ; tout est long dans son corps, sa figure ovale et mince, son nez en soc de charrue, son cou, qui, s'il n'a la blancheur de celui du cygne, en a bien la forme, sa taille, ses pieds, jusqu'à ses mains qui n'en finissent plus.

(...)

Deux choses décidément jolies chez elle : ses cheveux et ses yeux.

Une bouche grande, grande, aux lèvres épaisses, un teint noir, noir, noir, une peau trop fine qui se couvre de boutons pendant les fortes chaleurs. Cet ensemble, je ne le trouve décidément pas satisfaisant. Je ne suis pas gracieuse excepté quand j'ai très envie de l'être.

Le principal charme de Catherine, c'est une extrême mobilité d'expression, une vivacité très grande ; l'esprit prompt et très gai, la répartie facile, une conversation drôle, souvent originale."

La situation financière de la famille est excellente : 7 domestiques et une voiture et trois chevaux mais bien évidemment cela ne saurait suffire au bonheur. La mésentente entre ses parents lui fait douter de l'amour et d'elle-même.

Le père est un médecin reconnu, brillant, séduisant aux multiples relations sociales et professionnelles. Il est très absent, également sur le plan relationnel avec sa fille.

La mère est occupée à sa vie sociale, à ses frivolités et aux reproches adressés au père. Naturellement la fille prend le parti de sa mère en devenant femme - ce qui est assez classique - mais aussi le comportement du père qui se préoccupe au fond assez peu d'elle-même, y compris quand elle est malade, ce qui lui fournit maints leviers.

Elle cherche des appuis partout et en trouve dans la bibliothèque de son père. Elle y découvre une mine de philosophes dont elle va dévorer les œuvres. Ils lui font douter de la religion qu'elle fréquente avec sa grand-mère paternelle. Elle va l'abandonner d'un seul coup sans se laisser fléchir par les arguments de son entourage.

Elle reste cependant marquée par la culture protestante de son père dans laquelle le salut vient du mérite et du travail.

"Je crois encore que les âmes ne parviennent à Dieu que quand elles sont toute Intelligence, toute Sagesse, tout Amour. Une âme humaine arrive rarement à cet état de perfection. Celle qui n'y arrive pas ne peut aller vers lui." (Journal 1897)

Cette poursuite acharnée vers un tel idéal restera une quête exigeante de toute la vie de Catherine, Compte tenu de son manque d'assurance, elle mobilisera tous ses moyens vers le but recherché dans une tension passionnée et inquiète qui ne se démentira jamais. Pour ce faire, elle se construit un programme de perfectionnement personnel.

Elle le rapporte dans son ouvrage Agnès. De manière didactique dans un tableau, elle y expose des voies d'améliorations dans les domaines du corps, de l'âme et de l'esprit.

⁴ Catherine Pozzi, Journal de jeunesse 1893 – 1906, Editions Claire Paulhan, Paris, 287 p

Elle avait aussi le goût et la force de se tracer une voie peu conventionnelle ...

Destinée à être une jeune fille du monde à marier, on l'a vu, elle est éduquée en ce sens. Elle va cependant faire preuve d'une volonté remarquable.

"L'insuccès, le silence, le mal ne sont pas du tout naturels à ma nature. Il y a des gens qui semblent faits pour cela. J'étais faite, il semblait "pour étonner le monde", comme la grosse Colette l'écrit de soi-même à présent pour ce qu'elle veut maigrir" (Journal le 19/05/29)

Depuis ses 13 ans, elle prend des leçons de piano auprès de Marie Jaëll, de 26 ans son aînée qui est pianiste et qui fut la secrétaire de Liszt. Marie s'intéresse à l'investigation scientifique du toucher musical. Elle pense que le corps et l'esprit sont la même chose. Par la voie du corps, elle souhaite parvenir à l'esprit : par l'entraînement de la main, elle souhaite raffiner la sensibilité esthétique, accroître l'intelligence et fortifier la volonté. Elle procède aussi à l'inverse. Catherine sera longtemps l'élève de Marie qui sera pour elle un professeur exigeante, impatiente et même despotique. Elle acceptera toujours cette influence comme un moyen de se dépasser en oubliant ses difficultés de tous ordres et d'abord, bien sûr dans son enfance, des difficultés familiales.

Pendant toute sa jeunesse et jusqu'à sa mort, elle va faire preuve d'une importante soif d'apprendre sorte de sursaut vital face à un bonheur inaccessible et au désespoir qui en résulte :

"Mais la vie a été assez dure avec moi ces dernières années et pour résister au désir sauvage et lâche d'en finir je n'ai trouvé que ceci : vivre seulement dans ma tête, travailler comme l'on se drogue, me durcir le cœur." (Brouillon d'une lettre en anglais à Georgie Raoul –Duval mars 1905)

Deux années plus tard en 1907, à 25 ans elle va se rendre en Angleterre pour y suivre des études. Rompant avec un destin de femme du monde et rentière, elle souhaite se former pour devenir journaliste ou essayiste. Elle entre dans un collège féminin d'Oxford dont le recrutement est dans les classes sociales plus pauvres que celle de Catherine et qui a pour ambition de permettre aux jeunes filles d'être les égales des hommes. Catherine va s'y livrer à un travail acharné dans une certaine solitude sociale. Elle est admise à suivre la scolarité l'année suivante.

Sa mère s'y opposera en lui faisant miroiter une vie de famille plus sereine dans ses différentes villégiatures (la famille voyage beaucoup), Catherine acceptera. L'expérience sera décevante et la jeune fille n'aura d'autres recours que de se replier sur elle-même, seul refuge acceptable et où son être intime puisse être accepté.

"Je vieillis et l'espèce d'élan vers "le bonheur au-dehors de moi", j'en vois, hélas, l'inanité et la folie. Je comprends qu'il n'y a de joie possible qu'en dedans – que, dans une autre acception de la belle parole : le royaume de Dieu est en nous-même" (Lettre à Marie Jaëll du 15/12/07)

Elle ne cessera de travailler intellectuellement en toutes sortes de domaines. Ceci lui permettra de tenir des conversations avec les plus cultivés de ses interlocuteurs, des savants, des hommes d'Etat, des peintres, des acteurs, des écrivains en somme tout ce qui, à cette époque, compte dans le monde artistique et intellectuel à Paris. Elle est particulièrement élégante et le restera toute sa vie : elle est habillée par les grands couturiers ; Callot, Poiret, Lelong, Vionnet puis Chanel. Elle fait son effet dans les salons et en référence à son exigence personnelle, elle regarde avec une certaine cruauté celles et ceux qui ne lui tiennent pas la conversation tout en cherchant inlassablement son alter ego. On verra que l'intelligence et la culture sont des conditions de base pour susciter en elle de l'intérêt mais aussi quelque sentiment amoureux que ce soit.

Si dans un salon, elle est capable de tenir des conversations de haut niveau, ce n'est pas pour faire étalage d'une supériorité quelconque, quoiqu'à l'occasion elle en tire un peu de fierté, mais plutôt pour enrichir ses connaissances et pour trouver du support à ses travaux personnels. Elle y réussira d'ailleurs assez souvent. Sa vie sera une longue suite de rencontres positives pour elle-même et pour son œuvre.

Pour progresser dans la connaissance, il faut ouvrir les portes officielles. Elle va tenter de passer son baccalauréat en étudiant pendant de nombreuses années. Elle sera reçue à la première partie en octobre 1919 mais ne réussira la seconde partie qu'en 1927, à 45 ans, ce qui lui permettra de suivre des cours à la faculté. Elle ne se sépare pas de la philosophie ni des connaissances scientifiques et elle se raconte en découpant des grenouilles et analysant les viscères dans un laboratoire de l'université ...

"Quand pourtant il dut (F. Kiener qui venait de l'héberger pour la seconde partie du baccalauréat) me laisser partir, il dit : "Serait ce indiscret de ma part de vous demander ce que vous allez faire à présent ? J'aimerais le savoir. – Des sciences, pour après faire de la philosophie." (Journal octobre 1927)

Au total, cette culture qu'elle acquiert est à la fois un viatique indispensable dans une existence qui la déçoit en ne lui offrant pas de satisfactions suffisantes, un moyen d'atteindre le salut mais aussi un exutoire à la maladie et à ses souffrances amoureuses mais surtout le support des travaux qu'elle conduit dans ses écrits personnels ou dans ses relations avec Paul Valéry notamment.

Elle peut s'offrir tout cela parce qu'elle a les moyens de vivre sans avoir à gagner sa vie, même si elle a rêvé parfois de s'assurer un supplément de subsistance. Si elle cherche à valoriser son travail, c'est plutôt par fierté personnelle et pour exister pour elle-même et d'autres que par nécessité.

Paradoxalement, le résultat de ce travail intellectuel va renforcer sa solitude.

"L'on ne m'invite que peu. J'inquiète les hommes et j'occulte les femmes ... Et ce besoin radical de savoir, aux échanges de l'esprit, où je me trouve, n'est pas sans découvrir fâcheusement les semblants qui ne voilent rien." (Journal 16 juillet 1928)

Jusqu'à en oublier la maladie ...

C'est en 1912, elle a 30 ans, qu'elle va attraper un gros rhume alors qu'elle séjourne à Baden Baden. Elle mettra plusieurs mois à s'en remettre. C'est le début de sa tuberculose, maladie qui ne la quittera plus. Son sentiment de solitude sera une fois de plus accrédité. Elle ne cessera plus de connaître une existence qui se déroulera constamment entre la vie et la mort. Elle fera son testament de nombreuses fois, trouvera des apaisements dans l'opium, des drogues, de l'huile de foie de morue, l'huile camphrée. Elle connaîtra de nombreux séjours en sanatorium ou s'installera dans des lieux qui sont favorables à sa santé pulmonaire : la montagne, la Suisse, le midi de la France (elle s'achètera une maison à Vence notamment). Elle fera face à de nombreuses hémoptysies toutes aussi déstabilisantes les unes que les autres et qu'elle cachera à son entourage pour ne pas l'inquiéter. Plus tard, elle aura un abcès au bras à origine tuberculeuse, opérée et mal soignée, elle sera une année sans rien pouvoir faire que de lutter contre la douleur et d'essayer de se remettre daplomb. Puis à la lecture de radiographie, elle découvrira les trous dans ses os, une avancée de la tuberculose

*"L'homme développe la plaque. Je dis froidement : "il est probable que j'ai une tuberculose osseuse, la tête de l'humérus ..." La photographie montre l'os troué comme une gaze déchirée, un os effrayant qui est décoré, où il y a plus d'air que de tissu : des plages de vide...
(...)*

Une équation m'exposerait, sans attendre, le temps qu'il faudra au mal pour que disparaisse l'os du bras. Données : virulence du bacille, courbe des équilibres chimiques de mon sang, entreprises sentimentales de mon esprit, faveurs du sort ..." (Journal 5 juillet 1928)

... ses études scientifiques lui permettent de regarder l'évolution de son mal avec une certaine distance mais son angoisse existentielle est grande mais malgré tout bien maîtrisée. Le propos concernant la maladie est assez sobre mais prégnant. Il parcourt son journal de part en part.

Ses activités lui permettent de ne pas se focaliser sur son état de santé. Par exemple, lorsqu'elle revient de l'université après avoir étudié comme si de rien n'était :

"Cet orgueil est-il risible ? Il y a mille étudiantes semblables et toutes les petites dames conduisent leur auto. Oui. Mais, Mais le corps qui revient chez soi, qui s'assied dans la salle à manger citron sur ce fauteuil large, et boit une, deux, trois, quatre tasses de thé après son petit sport, son petit travail, et ouvre un robinet de TSF qui lâche une rumeur d'Angleterre ; ce corps, ce corps-là, râlant dans ce lieu même, cherchant l'impossible respiration de la douleur ; ce même corps vêtu d'un important burnous de laine blanche – dont un ne pouvait enfileur qu'un bras car l'autre bras sanglant était attaché par des bandes : si on défaisait les bandes, le bras tremblait comme sous un courant galvanique – appuyé à ce même fauteuil, ce corps plié en deux, tout courbé en avant, ne pouvant se rejeter contre le dossier, appuyé de ce côté seulement ; ce corps exposé là comme un témoin fragile mais indestructible de la quantité d'angoisse qui est supportable sans mourir : je n'y pense jamais, je ne puis y penser." (Journal avril 1928).

Au fur et à mesure de l'avancée en âge, sa maladie deviendra un vrai calvaire qu'elle supportera avec courage et qui lui disputera beaucoup de place dans sa vie.

"Asthme sans crise tout le jour. Lactose le soir augmente violemment l'asthme. Grandes souffrances de 8 à 2 heures du matin. Peu alimentée. A 2 h matin 2nde dose de somnifère et cataplasmes laudanum ventre, cataplasmes brûlants cou. Dormir jusqu' 9 h 1/2 du matin." (Journal 7 mars 1931)

Une amoureuse sans concession

Catherine adolescente sera comme toutes les jeunes filles, joueuse et portée vers l'autre intime à la rencontre de ses premiers émois. Mais cette attitude ne cache pas vraiment ce qu'elle est en réalité : "timide, tendre et solitaire. Divisée elle aspire à l'intégrité. Le compromis la blesse."⁵

Sa rencontre dans un palace en Engadine avec Audrey Deacon va lui offrir bien des identifications et l'introduira à sa vie amoureuse de jeune adulte. Bien sûr, elle connaîtra alors les premières souffrances dues à la séparation. Les aspirations qu'elle manifeste dans ce premier amour sont attendrissantes.

"Il n'y a rien de si épuisant que de ne pouvoir jamais être avec les autres soi tout entier, que d'être toujours contraint de ne laisser voir qu'un petit soi raccourci. Savez vous ce qu'est la vraie amitié ? C'est pouvoir vis-à-vis d'un autre laisser voler tous ses soi mêmes à la fois ... Cette amitié là, il faut qu'elle soit nôtre, n'est ce pas ?" (Lettre à Audrey 1/09/03)

Le bonheur de cette rencontre sera de courte durée parce qu'Audrey est malade et rapidement elle va disparaître. Elle restera dans l'imaginaire de Catherine une présence juvénile et idéalisée qui l'accompagnera dans sa pensée créatrice.

Entrant plus résolument dans les amours saphiques, elle se consolera avec une autre jeune femme qui a connu et aimé Audrey, Georgie mariée à René Raoul- Duval, une rencontre mondaine à la réputation légère. Les deux jeunes femmes sont attirées l'une vers l'autre et la poésie de Georgie fait renaître Audrey auprès d'elles. Pour la première fois, Catherine se sent désirée par une autre personne qui voit en elle une source de plaisir, de douleur et de mystère. Elle cèdera à ses avances, trouvera des complicités drôles et un brin cruelles avec elle dans un regard commun lucide sur le monde qui les entoure. Cependant, Georgie ne lui en imposera jamais sur le plan intellectuel, ce qui signera leur séparation imposée par les parents de Catherine pour ménager sa réputation. Toutefois, cette rencontre fera naître en Catherine la force de l'émancipation : elle obtiendra de ses parents la possibilité de se rendre seule en Angleterre. Elle y conçut la possibilité d'y faire des études.

Elle a vingt six ans lorsqu'elle renoue avec les frères Bourdet à l'occasion du décès de leur mère. André autrefois fou amoureux de Catherine est en cours de divorce. Edouard alors agent de change, est admiratif devant Catherine, elle, elle lui voue une tendre amitié. Elle n'est pas vraiment amoureuse; Edouard fait un coup de force, il loue un appartement et lui dit qu'il l'y attend... elle accepte à condition qu'ils soient fiancés. Elle voit dans ce mariage une certaine stabilité et une facilité de vie qu'elle n'a pas encore connue. Elle pense que cet engagement déraisonnable sera un mariage raisonnable... Leur mariage leur fait vivre une sorte de camaraderie, mais Edouard ne parviendra pas à conquérir sa femme. Dès la fin de leur lune de miel, il écrit une pièce de théâtre autobiographique qui va avoir du succès et qui va le lancer dans une carrière d'auteur dramatique. Catherine n'est pas heureuse en amour avec lui, et lui ne parvient pas à l'aimer lorsqu'il est près d'elle. Enceinte, elle va devoir éviter les déplacements et lorsque Claude naît en octobre 1909, elle se retire avec lui à la campagne. Son mari la trompe dès le début de leur vie conjugale et par la suite, souvent ostensiblement.

Elle en conçoit une profonde déception d'autant qu'il se montre paresseux, jouisseur et superficiel. De plus, lorsqu'elle l'aide dans sa carrière littéraire, il s'empare de son travail sous sa signature. Lorsqu'elle essaye de valoriser ses propres travaux et ses évolutions intellectuelles, elle l'exaspère, elle n'a pas vraiment le droit à être ce qu'elle est d'exceptionnel et qui lui permettrait de justifier de son existence. Le repli sur le rôle bourgeois de la femme est pour elle inacceptable.

La maladie permettra à Catherine de se rendre quasi inaccessible. Son mari lui écrit dans une mélancolique lettre de fin d'année :

⁵ Lawrence Joseph Catherine Pozzi, *une robe couleur du temps*, Editions de la différence, Paris 1988, 340 p

Je sais que ce n'est pas de ta faute si tu es loin, si tous les embêtements que tu as avec ton corps te font peu à peu oublier que cela sert au plaisir, quelquefois, ni si tu as déserté le pays des corps pour le domaine de l'âme, un domaine où je ne suis qu'un promeneur curieux qui regarde par-dessus la grille, sans entrer, et où ça ne fait guère te déranger quand je t'appelle à la porte." Lettre du 29/12/15

Son mariage se distendra progressivement. Son mari s'y oppose tout d'abord subordonnant la garde de l'enfant à la reprise de la vie conjugale, mais en fait pour des raisons financières.

A cette époque, elle confie sa défense à un ami, qu'elle songera un temps à épouser, Gaston Morin. Un instant attirée par l'homme et ayant besoin de stabilité et de protection, elle doit se rendre à l'évidence, elle ne l'aime pas d'amour et de plus, ils ne peuvent pas vraiment trouver un accord intellectuel. Elle renoncera à l'épouser.

Le divorce d'avec Edouard Bourdet sera finalement prononcé, elle obtiendra la garde de l'enfant et la possibilité de lui faire donner l'éducation qu'elle souhaite ; il lui semblait très important de soustraire l'enfant à l'influence de son père, influence jugée malsaine. Dès lors, elle gardera pour toujours son indépendance.

Elle vivra d'autres relations durables de l'ordre de l'amitié avec notamment Mme Bulteau dite Foemina.

Le 14 juin 1918, elle apprend dans la presse l'assassinat de son père par un de ses patients.

Deux amours qui vont profondément marquer sa vie

Les deux vrais amours de sa vie sont deux hommes dont l'un disparu prématurément lui manquera toute sa vie. Il s'agit d'André Fernet. C'est un ancien camarade de son mari.

Jeune magistrat, auditeur à la cour des comptes, destiné à un poste élevé dans la fonction publique, il est aussi écrivain, déjà auteur d'un roman (sous le pseudonyme d'André Fergan) et de deux pièces de théâtre. Bel homme blond de 28 ans. Il vient la voir à Villars sur Ollon en Suisse où elle séjourne. Leur entente croissante, les surprend, les enchante et les inquiète. Sur le plan de la religion, ils se trouvent des divergences, il est protestant et Catherine se sentira toujours une filiation catholique. Pour elle, le retour au christianisme passe par la raison alors que pour lui le chemin d'accès passe par les sentiments. Toutefois son culte de l'esprit et de l'austérité la touche. Entre sa vie sociale et sa vie spirituelle, il met une cloison étanche pour pouvoir tout assumer.

Elle voit dans son mépris orgueilleux des plaisirs communs qu'il proclame, sa quête anxieuse du salut, son besoin d'une règle de conduite intellectuelle et morale, dans sa mélancolie des mouvements qui règlent sa propre vie spirituelle. Seule moralité selon lui : se rendre semblable à ce Dieu, tâche dont on s'acquitte par l'action héroïque. Cette éthique méprise le bonheur comme une chose fade et estime le risque parce qu'il augmente la puissance. Il y a quelque chose d'inhumain dans cette doctrine nietzschéenne, la réussite semble inséparable du sacrifice, donc de la souffrance et de la mort.

Elle va partager avec lui son premier écrit un article sur Marie Jaëll. Il le lit et lui envoie sa réponse. C'est l'enthousiasme.

"Vous êtes celui qui allez marcher dans le même chemin que moi, où nous sommes les premiers. Vous êtes celui qui me remplacera si je meurs." (Journal 21 juillet 1914)

Il lui propose sous la forme d'un pacte solennel l'alliance intellectuelle dont elle avait toujours rêvé. Elle accepte.

Leurs relations sont toujours très réservées mais pour Catherine :

"O André, vous êtes celui à qui je passe la petite lumière dont nous devons faire "tour le jour". O prince savant, mannequin naïf de mes 18 ans ! Amour qui auriez le mot suprême : "ton Dieu sera mon Dieu". Mariage mystique dans le soleil. O ma compagnie à travers les étoiles." (Journal 21 juillet 1914)

Elle croit avoir trouvé l'homme qu'elle cherche depuis son enfance mais il est curieusement désincarné. Ce type de relation est même souhaité de part et d'autre. Elle cherche toutefois à entamer un peu cette posture en le mettant en relation avec Marie Jaëll.

La guerre arrive et André est mobilisé. Il va faire en sorte de s'exposer de plus en plus au gré de ses affectations mettant en application son cheminement exalté vers Dieu.

Avant cela, leurs rencontres avaient été lumineuses et spéculaires, mais tout à fait maîtrisées, quoique ...

"Je suis près de vous avec une infinie tendresse. Vous avez lentement répété avant-hier cette phrase que je vous avais dite : l'invincible fidélité d'un cœur fraternel. Et aussi, vous m'avez appelé mon frère chéri. J'en ai le cœur inondé de tendresse. Jamais on ne m'avait dit cela. Tout disparaît devant cela. Dites moi ce que vous pensez de nous, de notre avenir. Il n'est pas possible qu'il nous faille renoncer l'un à l'autre... Parlez moi franchement. Vous savez qu'il ne doit y avoir entre nous autour de nous, aucun mensonge."
(Lettre d'André Fernet à Catherine le 1/12/14)

Elle reconnaît qu'elle est amoureuse. Constatation qu'elle assume

"... avec une lâcheté profonde et sans espoir".(Journal le 23 septembre 1914)

André Fernet souhaite collaborer à la mission spirituelle qui guide la vie de Catherine, le reste n'a que très peu d'importance. Le reste est d'une part sa vie avec sa maîtresse et d'autre part la vie de Catherine avec son mari. Il est coutumier de la séparation entre ses mondes et de leurs cloisons étanches. Pour Catherine ce sera plus difficile, habituée à considérer que le corps et l'esprit sont une seule et même chose.

Cette première passion de femme, amour si absolu et quasi désincarné finira par une violente séparation. Ce premier vrai amour clandestin ne connaîtra pas d'épanouissement, ni de traduction sociale. André Fernet finira abattu par l'ennemi alors qu'il était en mission aux commandes d'un avion. L'hommage qu'elle lui rend et qui sera publié dans l'Action Française ne comportera même pas sa signature. Un galop d'essai pour le second amour ...

Elle fait la connaissance de Paul Valéry lors d'un dîner en juin 1920.

Elle a 38 ans et lui presque 50. C'est le fils d'un Corse inspecteur des douanes à Sète et d'une mère d'origine italienne qui se targue de compter dans son ascendance quelques hommes illustres aux talents nobiliaires. Il est marié depuis 20 ans à la nièce de Berthe Morisot qui lui donnera 3 enfants. Il est le secrétaire particulier d'Edouard Lebey fondateur et directeur de l'agence Havas et probablement moins à l'aise financièrement que Catherine. Lors de leur rencontre, il a déjà publié des œuvres et il est très proche du sommet de sa gloire.

Au cours de ce dîner, il s'étonne de l'adresse avec laquelle elle jongle avec des concepts scientifiques et mathématiques. Leur conversation dure tard dans le restaurant, ils sortent envoûtés l'un par l'autre.

"Vous n'êtes pas comme les autres et, malgré tout, je vous mesure avec la logique des autres, en faisant cela. Vous êtes hors de tout, étrange à tout. Certes vous ne m'aimez pas comme d'autres m'ont aimée. Mais dans le petit mot qui accompagnait l'énorme enveloppe, vous écrivez : "Je n'ai que vous et vous n'avez que moi". C'est vrai.

Et puis, vous êtes si grand, mon amour, si certainement le plus grand ! Je parcours Eupalinos et toutes les paroles de ce cahier, voyez vous, sont devant être effacées par ceci : Je vous remercie de m'avoir aimée."
(Journal 2 mai 1921).

Leur rencontre ne sera pas un amour mondain mais une vraie rencontre qui engage profondément l'affectivité de chacun d'eux. Malgré les avatars de leur vie ensemble, ils resteront profondément attachés l'un à l'autre dans leur quête intellectuelle et créatrice dont les enjeux prennent des allures tragiques proches de vie ou de mort.

Elle décrira à plusieurs reprises cette part la plus réussie de leur rencontre en dehors de ce qui va les séparer par ailleurs.

"De vous à moi, il passe une coïncidence autrement grave que l'étreinte, autrement extrême, et cela ferait sourire que croire seulement au mouvement dont s'enferment les bras. Il y a bien plus longtemps que cela que je suis votre maîtresse ... du premier jour, sans doute, où je vous ai lu.

Mais nous sommes ensemble. Parfois, l'un parle, et l'autre, anxieusement, s'applique à son esprit. Nous nous promenons dans l'univers, et l'un donne à l'autre ses yeux, et l'autre à l'un son impatience ... Vous trouvez une question à demander aux choses, et je la finis, et nous la répétons en plus juste formule. Puis chacun allume sa lumière : il fait deux fois plus clair et l'âme double se renvoie sans pouvoir s'en lasser le mirage d'étonnement et d'invention qui deviendra peut-être merveille. Courses pensives à deux, recueillement, confiance : un mot force un souvenir et permet d'apporter quelque heure passée à regarder ; c'est la joie du partage au-delà même

d'aujourd'hui, des images et des malheurs, une telle extrémité d'abandon que l'explication abstraite se tait court et devient tendresse." (Journal 12 mai 1921)

Pour Paul Valéry qui s'était forgé une façon de sentir, de penser, d'être autre, c'est la découverte d'une autre qui lui permet de sortir de sa solitude sans pour autant l'abandonner. La rencontre n'est pas seulement une manière jubilatoire de se reconnaître en l'autre mais d'accueillir l'autre en soi même. Le moins que l'on puisse dire est que cette façon d'aimer n'est pas très facile à gérer !

Il perçoit aussi la fécondité, - objectivée un peu trop objectivée ? - de l'union des intelligences :

Pour que tel être atteigne son rendement apparent le plus élevé, pour que la sensation la plus extrême lui soit tirée de lui-même, pour que la connaissance de soi etc./ il faut au corps et aux sens le secours d'un objet extérieur, et une certaine harmonie entre eux. Ce qui tire de quelqu'être son plus haut événement, son optimum, son plus puissant effort compensé, c'est cela qu'il "aime".

(...)

"L'être aimé est celui dont nous croyons que la possession spirituelle et corporelle porterait au degré le plus haut notre sensation d'être – Il est une pièce essentielle de notre fonctionnement le plus élevé – Au physique -, au moral".

(...)

" C'est au moyen d'autrui et grâce à un phénomène qu'il appelle résonance" ou bien "syntonisation des systèmes" qu'il cherche à s'atteindre, se posséder, se dépasser."⁶

.....on peut y lire davantage encore, une sorte de mystique de la rencontre.

Il se montre très déstabilisé par son amour, il en souffre par crainte de se perdre et il craint de sombrer dans la folie. Il en tire aussi un sentiment de plénitude qui ne suffit pas à ne pas à l'empêcher de se protéger contre l'attachement à Catherine qui reste quoiqu'il fasse, une part de lui-même.

"Comme il m'embrasse ! Comme il me dit : "Mais je viens de comprendre que je t'aime ! Que je ne puis être sans toi ! Que c'est gênant de t'aimer !" ..." (Journal 20 novembre 1927)

"Un jour l'été dernier, je lui ai – comme je sentais en me déchirant qu'il s'en allait à autre chose, comme au risque de tout, j'essayais de m'en déchirer –, j'ai interrogé : "Mais que suis-je donc pour vous ?" Et il me répondit, en pausant, en regardant au loin d'un air infiniment grave et différent du moment même : "Quelque chose d'organique ..."" (Journal 22 juillet 1928)

Pour Catherine, la rencontre rompt la solitude dont elle souffre depuis longtemps et elle reconnaît en lui l'autre auquel elle se confie depuis son enfance dans son Journal. Elle voit en lui, l'être paré des qualités spirituelles et morales qu'elle attend.

Le couple va vivre son amour dans la clandestinité quoiqu'il ne fasse pas de doute que l'information était connue de leur monde social. Ils se rencontreront dans les résidences de Catherine à La Graulet, à Vence mais aussi à Paris en se cachant de leur entourage, notamment la famille de Catherine et bien sûr explicitement de la femme de Paul Valéry. Cette vie pèsera sur le destin de leur union.

Paul Valéry investit l'amour physique, Catherine n'y trouve pas son compte et ne cessera de se dérober aux appels de partage de l'intimité et notamment lorsqu'elle se rend compte qu'elle lui a tout donné et qu'il se comporte surtout en amoureux de lui-même.

"Il m'a rassasiée trente jours de son égoïsme et de son intelligence. Que nous nous comprenons au monde des idées ! Mais qu'il est médiocre au monde l'amour..." (Journal 8 mars 1924)

⁶ Citations des Cahiers de Paul Valéry par Joseph Lawrence dans l'introduction de La flamme et la cendre, correspondance (Catherine Pozzi, Paul Valéry), éditions Gallimard, Paris, 2006, 708 pages.

Elle ne cesse de l'aimer mais avec des fréquentes ruptures dont on ne sait si elles sont vraiment voulues. A chaque fois, Paul Valéry tombe quasiment malade et elle succombe à leur relation dans une réconciliation qui leur permet de retrouver la fécondité de leur rencontre.

Elle lui reprochera sans cesse sa personnalité : son absence au monde et sa démission devant les problèmes de l'existence.

"Les obstacles les plus différents s'élèvent autour de lui, les compagnies les plus inattendues, il les tolère ... Il lui vient ce milieu, ces environs, cette famille. Il lui vient cette situation ... Un matin, il se trouve rouage d'un devoir qu'il n'a jamais regardé. Ce n'est qu'une gêne de plus. Mais, depuis l'aube, l'univers le gêne. Le voici sur lui comme un harnais, pendant qu'il pense à autre chose. Et comme il n'en secoue, n'en casse rien, il commence de passer pour un citoyen modèle.

Qui aime t-il ?

Lionardo est absent au sujet, comme à l'objet. Il n'aime celui-ci pas plus qu'il n'agit celui-là. C'est qu'il ne peut agir, aimer, être présent, que par un consentement total de son esprit, lequel refuse le monde comme médiocre, laid ou imbécile, et les êtres, parce que s'ils ne sont ces trois choses, ils sont trop différents et pas du même lieu mental. Et puis la même défiance d'aimer, comme d'agir ...

Mais il est vêtu d'une immense douceur, qui, si l'on savait – mais l'on ne sait pas -, n'est qu'indifférence et fatigue.

Insulaire de l'idée land, il est le plus subtil ; cavalier despote du mot, le plus apte à écrire, à parler ; ignorant volontaire de tout effort spatial, le plus détaché, le moins redoutable. Et des amis, et des amis, s'ajoutent aux environs qu'il parcourt, ne voyant que soi ..."(Journal 30 janvier 1921)

Par ailleurs, il reste marié à sa femme et, même si Catherine a pu se leurrer sur leurs véritables relations, il lui faudra un jour constater qu'il vit avec elle une relation tout à fait conforme à ses engagements conjugaux.

"Parce que l'essai autobiographique intitulé La lettre de Monsieur Teste m'avait tuée. Je ne croyais honnêtement ne souffrir que d'un mariage que vous aviez fait jeune, très jeune homme – quand j'étais moi-même enfant ou sortant tout juste de l'enfance – mariage concerté par d'autres, consommé par vous comme une obligation, oublié enfin dont il ne restait que l'enseigne ... Et donc, je souffrais d'un passé où je n'étais pas." (Journal 13 juillet 1928)

Enfin, elle est exaspérée par sa fréquentation permanente des salons où, auprès de multiples femmes – et certaines plus que d'autres –, il mène la vie dont justement Catherine a cherché à fuir l'asservissement.

"Le reste du temps, il s'assied sur des dames devant des thés ; " J'ai quatre thés aujourd'hui" ! ... quand c'était l'heure de donner une nouvelle forme de philosophie au monde." (Journal 15 juin 1923).

A la décharge de Paul Valéry, outre sa personnalité qu'il ne pouvait changer, on doit remarquer qu'il n'avait pas les moyens d'existence de Catherine et que ses fréquentations de salon devaient lui assurer la célébrité, les honneurs – il fut élu académicien en 1925 - mais surtout sans aucun doute, les moyens financiers consécutifs à la reconnaissance du monde littéraire et social.

Elle ressent du dépit à faire les constats de ses trahisons, devant déchanter puisque finalement son amoureux ne semble que s'aimer lui-même tout en profitant d'elle avec un certain cynisme. Rapportant ici une de leurs discussions, elle dit ceci :

"Et moi ? Moi, oh, moi, je sais bien qu'en vérité je n'existe qu'à peine à vos yeux ; le Je de mon souci, de mon ennui, de mon désir, de mon plaisir ... Mais cela ne fait rien, et ce je, vous le satisfaites tout de même car vous lui ressemblez. Vous lui êtes pareil, si pareil, que je ne puis oublier ma propre vie, vous vivre sans me trahir. Car vous m'empêchez de vivre ma vie, de chercher ou trouver une fortune joyeuse, flatteuse, curieuse, penchée que je suis sur votre seul succès. Mais cela ne fait rien encore une fois : comme on devient identique au héros du roman, et se donne des aventures, je me donne votre triomphe et votre problème, et je ne suis pas lésée, puisque vous me ressemblez au point que je puis les croire miens. Ainsi chacun se poursuit dans l'autre ; mais vous atteignez votre propre visage, quand je me contente de m'oublier pour lui, parce qu'il est frère du mien. Est-ce une façon d'aimer qui soit plus pure ? " Ecrivez cela, répondit-il, je le mettrai dans Bérénice." (Journal 4 juillet 1923)

Leurs rapports du point de vue de leurs œuvres :

Catherine confie à Paul Valéry quelques feuillets de son essai De Libertate, mais Paul Valéry ne lui en dit rien. Elle en sera très déçue.

Il lui confie ses Cahiers, textes qu'il écrit tous les matins, afin qu'elle y mette de l'ordre sur le fond. Elle y travaillera beaucoup sans pour autant en être remerciée. Pire, de nombreuses années plus tard ses descendants s'associeront à ce déni, ses annotations ne seront pas reprises plus tard lorsqu'ils seront édités.

"Le papier exprimant ses volontés, qu'il m'a laissé, semble fait seulement pour défendre la fortune de ces gens contre moi. Moi, j'administre, j'édite, et je rends des comptes. Il n'est même pas question de merci Non que j'aie besoin de merci. Je me suis offerte à cette pensée, il y a trois ans et demi, je dois la servir. Mais je ne la servirai que librement. Que mes notes explicatives – ni la peine de les écrire telles qu'elles soient dignes du texte – ne méritent de gratitude, c'est justice du point de vue de Dieu ; mais une chose est due à qui met l'œuvre au monde, c'est qu'on lui f... la paix. Les ayants droits ne me f... pas la paix." (Journal 30 novembre 1923)

Elle fait lire ses textes à Valéry et parfois retrouve ses propos dans ses textes à lui. Elle doit alors se défendre. C'est ce qui l'incitera à publier elle-même ses œuvres pour ne pas être spoliée. A tort ou à raison, mais plus sûrement à raison, elle ne se sent pas vraiment traitée équitablement.

Il contribuera toutefois à la faire éditer, pour ce qui concerne, sa nouvelle Agnès, d'abord publiée anonymement, l'identité de l'auteur étant dévoilée par la suite.

"Ce matin, je reprends "l'Agnès". Etre ou ne pas être : il faut que j'imprime. Sans cela, ni rang, ni nom, ni place, ni amis. Et puis, il me semble que quelqu'un m'aime moins, parce que j'existe moins ..." (Journal 22 novembre 1923)

Après avoir pris conscience de l'amour de Valéry pour sa femme, Catherine ne peut plus supporter la relation avec un homme qui, en outre, s'attache de plus en plus à d'autres femmes tout en s'occupant de façon très dense de sa situation d'académicien. Poursuivie de ses assiduités, elle résout de parler à sa femme de leur relation et se voit alors intimer l'ordre de ne plus le revoir. Ils n'en feront rien ni l'un, ni l'autre pendant encore deux ans. Le 24 janvier 1928, Catherine met définitivement Paul Valéry à la porte et ne le reverra plus en tête à tête.

"Comment peut-il croire que je peux revenir dans la couche de ce couple ... Dieu m'est témoin que je ne trouve pas le péché beau ni d'éloigner un mari de sa vraie femme, de celle avec laquelle il a eu des enfants... Mais si l'on commet l'acte de désunir, cela ne peut se faire sans odieux, pour une autre alliance plus pure ... Il m'écrivait : "Vous m'avez pris ce qui n'appartenait à personne." J'étais si bien la moitié de lui, que je n'ai pas hésité. Peut-il y avoir un péché quand, monstrueusement, deux n'ont qu'une conscience ? " Puis être plusieurs ?" disait –il. "Suis-je compatible avec le nombre ?" et trouvait, par miracle, qu'il pouvait penser en moi. Je n'ose pas relire les cahiers qui précèdent. Je sais qu'ils ne contiennent d'autre récit, que le récit d'une douleur qui m'a été pendant sept ans incompréhensible : ma douleur ...J'étais pourtant adorée." (Journal 24 avril 1928)

Elle en assumera les conséquences car il lui fait fermer la porte de nombreux salons. Elle ne cessera de revisiter sa relation avec lui en cultivant une véritable paranoïa à son égard.

"Valéry m'a fait fermer la maison La Rochefoucauld depuis mercredi, comme il a fait fermer d'abord la maison de Renée, puis chez Béhague, puis chez Mühlfeld ... Je suis seule à jamais. Les ombres d'amitiés qui restent autour de moi, votre ressentiment ou votre lâcheté vont me les reprendre. Et jamais je n'ai eu plus besoin des autres, que depuis qu'un bonheur personnel n'est plus.

Mon Dieu, arrachez moi de cette humanité de regret qui me torture, mon Dieu, faites-moi libre de ma déchirante humanité. Il faut donc enfin brusquement que je m'en dégage, de ce moi hérité par le malheur, et capable de tels cris de révolte. Il faut que je le déclare mort, que je sois morte, si je ne veux pas rester dans ce désespoir. Puisque je ne peux pas changer les autres, il faut que je me change " (Journal 26 mai 1928)

Au cours des dernières années de sa vie, Catherine va par ailleurs travailler à son œuvre philosophique en rencontrant encore nombre de chercheurs susceptibles de lui permettre de formuler sa pensée par opposition, convergences, dialogue de toute sorte.

Dans ce cadre, elle rencontrera en 1930, Jacques Maritain, Raïssa et diverses autres personnalités (René Schwob, André Georges, Louis Massignon).

"Visite de Jacques Maritain, mercredi de 6 à 7. Grand plaisir de l'intelligence. Il est prince, là. Mieux que prince : depuis des années, je n'avais pas rencontré son égal... Enfin, parler !" (Journal 20 février 1931)

"Visite de Raïssa, qui me plaît absolument. Je ne sais quelle grâce de vie directe est en elle : il n'y a pas d'âge en elle. Quand elle part, je me lève, forte et presque bien." (Journal 24 février 1931)

Elle considère que Jacques est l'un des premiers esprits de l'époque.

"Dans la douceur de cet homme généreux, elle avait discerné "le grain de l'acier" (Journal 20 juillet 1930)⁷

Elle aura avec lui des conversations et une correspondance qui contribueront au positionnement de sa pensée philosophique et à sa démarcation. Raïssa et Jacques prendront soin d'elle notamment à propos de sa souffrance avec des supports théologiques et des hommes d'église qui ne la convaincront pas. Elle adhérera davantage à l'aide que lui apporte Louis Massignon. Elle souffre le martyr. Elle supporte et accepte sa douleur pour expier ses péchés et ceux des personnes qui l'ont précédée, mais elle ne l'aimera jamais.

Elle s'éteindra le 3 décembre 1934.

Onze ans plus tard, les antibiotiques entraient en lice pour vaincre la tuberculose.

Informé de sa mort, Paul Valéry note dans ses Cahiers

"Je ne sais quoi ressentir. Toutes sortes de choses. Je me souviens que le premier à disparaître devait faire signe à l'autre."⁸

Apprenant la destruction des lettres qu'il avait adressées à Catherine, il en fut soulagé mais en même temps, il en écrit ceci à une de ses amies :

"J'imagine que c'était là, certainement, ce que j'ai pu écrire de plus remarquable, car pour répondre à cet amour – et puis pour le ressusciter – il n'est pas de débauches d'idées, d'inventions que je n'aie faites, dépensées, généralement à cette heure-ci même où je vous écris, à la pointe du jour – pendant des années !"⁹

C'est Catherine qui avait demandé cette destruction, l'acte sans doute, du point de vue de l'œuvre de Paul Valéry, le plus violent qui soit.

Une vie dans son temps traduite dans une œuvre ...

La littérature et l'œuvre littéraire sont pour Catherine d'abord son Journal. La démarche de tenir un journal intime permet de relater et de conserver au jour le jour les événements vécus. Il peut s'agir d'une relation objectivée des faits, des constats, des pensées au quotidien mais aussi d'une manière de s'expliquer ou tout simplement d'expliquer ses comportements, ses motivations, ... mais quel est le véritable but de Catherine ?

La lutte contre la solitude fera le lit de son Journal. La solitude entre deux parents qui ne s'entendent pas et dont aucun d'eux ne lui offre une protection et une assurance suffisante pour s'ouvrir au monde.

Il s'agit d'abord pour elle de témoigner :

⁷ Lawrence Joseph Catherine Pozzi, une robe couleur du temps, Editions de la différence, Paris 1988, 340 p

⁸ Lawrence Joseph Catherine Pozzi, une robe couleur du temps, Editions de la différence, Paris 1988, 340 p

⁹ Catherine Pozzi Paul Valéry La flamme et la cendre Correspondance éditions Gallimard, Paris 2006, 708 p

"Je voudrais que ces livres restent, parce que je veux qu'on connaisse mieux les enfants : on ne les connaît pas : la plupart voient en eux de petits êtres frivoles incapables de penser – je veux dire aux indifférents combien un enfant peut souffrir, combien une jeune fille peut être seule." (Journal le 02/03/98)

Ce journal d'enfant est une pure merveille littéraire de fraîcheur et de propos sincères d'une enfant puis d'une jeune fille qui se raconte.

Mais, écrire un journal, c'est aussi parler à l'autre, un autre qui écoute, qui comprend, qui ressent avec elle. L'écrit recueille et capitalise son besoin de vivre :

"A qui pourrait elle se confier ? ... Près de qui pleurer ? Avec qui sourire ? Hélas avec personne" "Et voilà pourquoi j'écris, je pense j'espère sur ces feuilles ... O mon ami ! Ma chose à moi ma chose adorée ! Oh combien je chéris chacune de ces feuilles où mon âme est écrite !!!". (Journal le 24/10/96)

Cet autre est aussi elle-même, cet être qu'elle approche jour après jour à travers une vaste construction basée sur les événements vécus au quotidien.

Mais, cet autre est aussi un autre parfait, référence réactualisée de façon permanente et tropisme de l'auteur vers lequel elle tend à être dans une identification toujours refusée. Elle se crée l'image d'un homme qui est en partie elle-même et en partie la personne qu'elle souhaiterait être, image qui va l'accompagner toute sa vie, personne avec laquelle elle peut s'entretenir en permanence.

"J'ai aimé un homme, un homme de mon Rêve. Un homme dont l'âme était belle, et forte et noble, et grande, et qui me comprenait ... Et alors je lui disais tout... Et il me répondant que, lui aussi, il avait pleuré." (Journal 22 juin 1897)

Lorsqu'elle rencontrera les hommes de sa vie, elle pensera voir son rêve prendre corps et chacun de ses nouveaux enthousiasmes commencera par cette reconnaissance jubilatoire. A contrario, ceux qui ne peuvent prétendre à cette félicité partagée sont appréhendés et décrit au vitriol. Le trait est fin, cruel, parfois violent et sans appel.

" De 5 à 7, j'ai été chez la Sorcière. Elle est pareille, exclamative, triomphante, ni monstre ni mondaine, vraiment bête, et possédant en mémoire tant de noms, de généalogies princières, d'adultères passées ou probables, tant d'histoires sales et tant d'ambitions de tant de pauvres hommes et de fières dames qu'elle a toujours l'air d'agiter avec ses soies jaunes, sur son tapis brillant, le cœur même de Paris." (Journal 10 mai 1923, elle parle de Mme Mühlfeld une de ses rivales dans son amour pour Paul Valéry)

Mais le journal ne sera pas une capitalisation de ses pensées et de sa philosophie personnelle. Elle consigne ses travaux ailleurs. Généreuse, elle a travaillé sur la pensée et surtout les cahiers de son amour Paul Valéry, travail qu'elle ne fera jamais sur sa propre œuvre. Ses propres cahiers de chaque jour sont enfermés dans des boîtes en fer. Elle ne les relit pas pour en tirer une réflexion qui produirait et structurerait un sens dans une visée plus autobiographique. Une seule fois lorsqu'elle trie à nouveau ses papiers dans la période de deuil suite à sa séparation avec Valéry, elle le constate avec fatalisme, elle se sent appartenir à l'histoire sentant que ses écrits lui échappent quelque peu. Mais son propos n'ira pas plus loin.

L'écriture de son journal, lieu de lutte contre la solitude, est aussi une façon d'assumer les vécus extrêmes de la vie : souffrances résultant de ses exclusions sociales, de ses amours, mais surtout de sa maladie, et aussi le bonheur puissant dans la rencontre amoureuse et/ou intellectuelle, les plaisirs de l'étude et de la découverte de personnes ressources, etc.

"Au vrai, cela m'ennuie d'écrire. Ces cahiers d'un Journal, sans faits et sans histoire, ne se remplissent que parce que je n'ai pas d'amie et plus de confesseur. Ce qu'ils contiennent est moins littérature que parole adressée à la sympathie ... de qui ? De rien, de nul, je le sais bien : ce lecteur est moi, cette oreille est la mienne et ce cœur qui répond : "Pauvre, pauvre petite Karine ... " L'irrationnel de ceci, c'est que pourtant cela me console." (Journal 24 avril 1924)

A la fin de sa vie, lorsqu'elle se retourne sur le passé, et cherche à relire les traductions de son amour dans sa vie :

"J'ai parcouru en refaisant le classement des boîtes de fer, les cahiers précédents, Mon Dieu, qu'ils sont sombres à lire. A peu que je ne les aie détruits. Mais il faut les préserver, ne fut-ce que pour moi-même. Rien ne m'expose qu'eux, le cauchemar de ce grand amour.

J'ai été frappée aussi de leur monotonie. Un homme. Un tourment. Il semble que l'univers n'existait pas. C'est que d'abord mon univers était lui-même. Ensuite, c'est que je n'écrivais qu'en état de douleur. J'écrivais comme on se retire dans un oratoire à supplier." (Journal 27 juillet 1928)

Mais pour nous, les écrits du Journal sont ce qui nous reste d'elle de plus homogène et de plus vivant. A travers le temps, les éléments biographiques qui nous sont livrés constituent la formidable saga d'une femme qui a traversé la vie, la souffrance chevillée au corps, l'âme éperdument attirée par la perfection et tout son être dédié à l'amour, à une inlassable quête intellectuelle et savante à ses bonheurs sur fond de mondanités.

Son journal est complété par d'autres œuvres : tout d'abord, la littérature "grise" : quelques articles, l'un sur sa professeur de piano Marie Jaëll, des articles de vulgarisation scientifique pour le Figaro. Mais une œuvre plus pérenne : la nouvelle Agnès¹⁰, son œuvre poétique et Peau d'Ame.

Son travail intellectuel représente pour elle une manière de justifier son existence. Elle en tirera peu de bénéfice au cours de sa vie, elle n'a d'ailleurs pas vraiment besoin d'argent. Pour ce qui est des bénéfices symboliques, on peut dire qu'elle tardera à s'y exposer par orgueil, par manque d'assurance et surtout par le peu d'encouragements qu'elle reçoit de Paul Valéry.

Pour ses travaux, elle s'inscrit dans la mouvance de son temps marqué par l'avènement de la science. Elle cherche, dans son essai qu'elle appellera longtemps De Libertate⁹, à fonder la liberté humaine sur une théorie de la sensation. Elle veut donner une assise à la spiritualité humaine en trouvant ce qui existe en réalité, non pas derrière les choses mais dans les choses.

Elle postule une âme matérielle faite de la substance de l'univers et déterminée par ses lois qui est un tissu de sensations et d'images héritées d'un passé immémorial qui enveloppe le corps de chair. L'héritage ancestral fonde la sensation et en même temps entrave l'exercice de la liberté. Pour trouver sa liberté, il faudrait se débarrasser de ce legs. Cette orientation la conduit dans l'impasse : ce serait éliminer les sensations et sa conscience. On cesserait d'exister. La liberté débouche sur la mort.

Elle ressent dans sa vie des contraintes héréditaires. Elle se sent responsable, à ce titre, de sa maladie, de son échec conjugal. Ce déterminisme est également présent dans sa perception de la vie sociale par delà son cas personnel.

De l'idéologie scientifique de son père, elle garde la foi dans le progrès. Elle la transpose dans le domaine moral. Les forces spirituelles ne se perdent pas ; leur conservation et accumulation rendent possible voire inévitable le perfectionnement de l'humanité.

Face à la constatation de l'impuissance humaine, elle affirme une puissante capacité de l'homme à se faire Esprit.

Son œuvre devait paraître après sa mort sous le titre Peau d'Ame. Elle ne parviendra qu'à réaliser une première partie qui est suivie de notes. Elle n'est pas parvenue à mener son projet à son terme et sera mal comprise ; la réputation de l'auteur ayant pris le pas sur son contenu.

Son œuvre poétique sera également publiée après sa mort.

¹⁰ Catherine Pozzi Agnès Editions Minos La Différence, Paris, 2002,61 p

⁹ Cet essai sera par la suite appelé "Peau d'Ame".

En conclusion,

Catherine Pozzi marque son temps par le caractère exceptionnel de sa personnalité et son aspiration à un idéal de vie et d'exigence qui transcendera sa vie et ses relations sociales et amoureuses. Frappée durement dans son corps par la maladie, elle a su l'oublier pour investir davantage ses travaux intellectuels et se consacrer à son œuvre et à celle de son ami, Paul Valéry auquel elle a fourni un certain support. Vivant des amours exclusivement clandestines, et bien qu'entretenant une vie mondaine assez dense, elle n'eut pas la position sociale traditionnelle ni la reconnaissance de son temps pour son œuvre qui fut essentiellement posthume.

Mais aujourd'hui, en se plongeant dans son Journal et ses autres œuvres, le lecteur remonte le temps jusqu'au début du XX^{ième} siècle pour y retrouver l'atmosphère, les débats, la vie sociale d'une certaine classe sociale et surtout le discours intime, cultivé et raffiné d'une femme sur elle-même et sur les autres.

Des propos singuliers et universels qui nous offrent parfois des identifications mais aussi et surtout, à travers l'œuvre, une vraie rencontre interpersonnelle.

B. Bernardin d'après tous les livres cités en références.